

**E S S A I**  
*SUR LES MOYENS*  
D E  
PERFECTIONNER LES ÉTUDES  
*DE MÉDECINE.*



ESSAI  
SUR LES MOYENS  
DE  
PERFECTIONNER LES ÉTUDES  
*DE MÉDECINE.*  
PAR M<sup>r</sup>. S. A. D. TISSOT, D. M.



A LAUSANNE,

Chez MOURER, Cadet, Libraire & Imprimeur  
de la Soc. DES SCIENCES PHYS.



M. D. CC. LXXXV.





## P R É F A C E.

EN publiant ce petit ouvrage, je dois dire ce qui l'a fait naître. Au mois de Février 1782, S. E. feu M. le Comte DE FIRMIAN m'ayant demandé de lui communiquer mes idées sur l'enseignement de la médecine, & de lui donner un plan pour la construction d'un hôpital destiné à cet établissement, je lui envoyai ce dernier plan peu de jours après; mais, comme le développement du premier exigeoit plus de tems, & que j'en avois très-peu alors, je fus obligé de différer jusques à l'Été suivant. La mort de ce grand homme, arrivée au commencement de ce même Été, fit que je

ne remplis point cette tâche alors; cependant je ne la perdis pas entièrement de vue; & persuadé, par ce que j'ai eu occasion de voir dans différens pays, que l'instruction que reçoivent les étudiants en médecine, n'est pas, par-tout, aussi parfaite qu'elle pourroit l'être, j'ai cru que quelques observations sur les moyens de la rendre meilleure, pourroient être utiles. Quant au Mémoire sur l'hôpital, on le trouve ici presque tel que je l'avois composé d'abord, mais j'en ai retranché le plan dessiné pour un terrain donné, qui n'étoit pas parfaitement régulier, & les détails relatifs à ce plan, d'après lequel S. A. R. *Monseigneur l'ARCHIDUC FERDINAND* en a fait construire une première partie en 1783, & dont elle s'est occupée, comme elle s'oc-

cupe de tout ce qui a rapport au bonheur des Etats confiés à ses soins, & sur-tout des fondations charitables, non seulement en Prince juste & éclairé, qui veut le bien, le voit & l'ordonne, mais avec cet intérêt & cette chaleur que lui inspirent l'amour de l'humanité souffrante. & qui lui ont fait sentir que, pour que tout ce qui tend à son soulagement, s'exécute le mieux possible, il faut que les plus grands Princes ne dédaignent pas d'entrer quelquefois dans les petits détails dont la négligence entraîne la ruine des établissemens les plus utiles.

Le petit *Essai* sur les moyens de procurer les secours de médecine & de chirurgie au peuple des campagnes, est extrait d'un Mémoire sur cet objet, que j'avois composé en Février 1765, par

ordre du Seigneur Président de l'Illustre Conseil de Santé de Berne; j'en ai supprimé la plus grande partie, uniquement relative à ce pays, mais j'ai cru qu'il pourroit être utile de conserver les idées essentielles qui peuvent s'appliquer à tous les autres.

à *Lausanne* le 21 Mars 1785.





ESSAI  
SUR LES MOYENS

DE

PERFECTIONNER LES ÉTUDES  
*DE MÉDECINE.*

---

AVANT que de traiter des moyens d'enseigner utilement la médecine, il me paroît qu'il faut commencer par dire quelque chose des connoissances que doit avoir le sujet qui entreprend cette étude; ce sont d'excellentes humanités & une très-bonne philosophie. Quand, à la rigueur, on pourroit dispenser de la connoissance du grec, qui est cependant la langue-mere de la médecine.

A

## 2 ESSAI SUR LES ÉTUDES

cine , celle de tous ses mots techniques ; on ne peut assurément pas dispenser d'une parfaite connoissance du latin , & d'une très-grande facilité à le lire & à l'entendre ; & à cet égard là , on doit être de la plus grande sévérité. Les livres classiques de médecine sont en latin ; & comment peut-on espérer que de jeunes gens les lisent , si arrêtés par les difficultés de la matière , ils le font encore par celles de la langue ? Comment espérer qu'ils soient assidus aux leçons , s'il faut qu'ils y aient la double peine , de comprendre le sens des mots , & de retenir le sens de la chose ? & lors même qu'ils le font , ils n'en profitent point. Je sais qu'il y a quelques universités où la plupart des leçons se font en langue vulgaire ; mais , outre que c'est un usage très-contraire au lustre même de l'université qui doit chercher à attirer les étrangers , & qui par là , les éloigne , c'est de plus un mal réel pour l'étude de la médecine. On la facilite à des gens qui , n'ayant fait aucune étude préliminaire dans leur jeunesse ,

y apportent un esprit brut, qui n'est jamais propre à acquérir aucune connoissance distincte, & qui, privés de la possibilité de l'étudier dans les bons ouvrages, se croient & sont crus médecins, pour avoir assisté à quelques leçons dans une université, & en avoir remporté le bonnet de docteur, qui, donné à des gens non-instruits, n'est à la lettre que le *jus taillandi, coupandi, tuandi impunè* de MOLIERE; & malgré quelques déclamations célèbres contre l'étude du latin, malgré l'abandon dans lequel il tombe trop généralement, je crois qu'un jeune homme employe utilement une partie de ses premières années, à apprendre une langue qui lui ouvre les vraies sources de la philosophie, du bon goût & de toutes les sciences. Ainsi, j'insiste sur la nécessité de cette langue; & j'insiste avec d'autant plus de raison, que j'ai été témoin de la différence étonnante qu'il y a pour les succès, entre les jeunes gens à qui elle est familière, & qui ont été cultivés dès leur enfance, & ceux à qui elle ne

#### 4      ESSAI SUR LES ÉTUDES

l'est pas. En leur permettant dans les écoles publiques de négliger le latin, on a mis dans le cas ceux qui ont écrit dans un âge plus avancé d'écrire dans leur langue maternelle; & il en est résulté que ceux qui veulent s'instruire dans une science quelconque, font obligés d'employer beaucoup de tems à étudier plusieurs langues vivantes qu'ils ne savent jamais bien.

Rien n'est plus naturel que d'établir une communication facile de toutes les sciences, & rien de plus nécessaire pour cela que d'avoir une langue commune à tous les savans, qui leur fût aussi familière que la leur propre. Je vois avec plaisir, que M. GREGORI a remarqué, dans la belle préface de ses excellentes *institutions* de médecine, qu'il ne voyoit pas, & ne croiroit pas aisément que la coutume nouvellement introduite d'écrire presque tous les ouvrages en langues vernales, eût rendu les études plus courtes ou plus faciles, & eût, en aucune façon, avancé les progrès de la médecine, ou puisse jamais y contri-

buer. Tout ce qu'il dit sur l'abandon du latin, est de la plus grande vérité & de la plus grande force; & il n'y a personne qui ne puisse comprendre que quand il faut donner beaucoup de tems à l'étude des mots, il en reste peu pour l'étude des choses. Il paroît tous les jours d'excellents ouvrages en anglois, en françois, en italien, en allemand, en hollandois, en suédois; il faut donc que l'homme de lettres de chacune de ces nations apprenne cinq langues vivantes, ou soit privé de la lecture des cinq sixiemes de ces ouvrages, dont il profiteroit, si le latin étoit familier aux hommes de lettres de toutes les nations; & je me suis affligé souvent d'être forcé à cette privation pour les ouvrages écrits dans ces trois dernieres langues. Il y a dans les sciences quelques vérités qu'il faut mettre à la portée des lecteurs qui ne sont pas sçavans, & l'on doit par là même les écrire en langue vernale; tout le reste doit être écrit en latin. Si je me suis écarté de cette loi, en écrivant sur les *maux de*

## 6 ESSAI SUR LES ÉTUDES

*nerfs*, c'est que j'ai vu que tout se tradui-  
soit, & qu'en écrivant en latin, l'original  
ne seroit lu de personne.

Si les autres branches des humanités  
sont d'une nécessité moins pressante, elles  
ne laissent pas que d'être très-utiles. Il seroit  
honteux pour tout homme de lettres, à quel-  
que science qu'il se soit voué, d'ignorer la  
fable & l'histoire; celle-ci est même néces-  
saire à l'étude de celle de la médecine, dont  
on verra qu'il est impossible qu'un méde-  
cin se passe; & M. ALBERTI a très-  
bien prouvé combien la connoissance de  
la géographie étoit utile. Les études de  
philosophie sont, une excellente logique,  
une très-bonne psychologie, partie sur la-  
quelle M. BONNET n'a rien laissé à désirer,  
au moins ce qu'il faut des élémens de ma-  
thématiques, pour posséder une bonne phy-  
sique, & la physique elle-même, science  
qui doit tant aux médecins, & sans laquel-  
le il est absolument impossible de saisir les  
vrais principes de la médecine; aussi il ne  
peut y avoir qu'une opinion là-dessus. HIR-

POCRATE exigeoit déjà qu'un médecin fût phyficien; ARISTOTE, VALLERIOLA, SENNERT, ont infisté fur cette néceffité: ce dernier établit que la phyfique n'a aucune partie qui ne foit utile au médecin. M. HOFMANN a écrit une petite differtation, pour prouver que l'étude de la phyfique eft indifpenfablement néceffaire dans la pratique de la médecine; & dans les *Inftituts* de Vienne, on ne craint pas de dire que celui qui n'a pas étudié la phyfique au flambeau des mathématiques, ne peut pas acquérir une connoiffance approfondie de la médecine. M. BOERHAAVE a été un des plus grands phyficiens, comme le plus grand médecin de fon fiecle; & l'on me permettra de le juftifier ici contre une erreur qui a échappé à M. le Marquis DE CONDORCET, dans l'éloge de M. HALLER, & dont il eft bien étonnant que MM. les médecins de l'Académie, plus appellés à connoître fes ouvrages que ce grand géometre, ne l'ayent pas averti avant l'impreffion. Voici le paffage. Après avoir parlé